

ETC



Le morbide à l'oeuvre

Sylvie Janelle

Number 42, June–July–August 1998

Le morbide

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Janelle, S. (1998). Le morbide à l'oeuvre. *ETC*, (42), 6–7.

LE MORBIDE À L'ŒUVRE



Joel-Peter Witkin, *Woman with head*, New Mexico, 1982.

Après avoir observé la présence symptomatique du morbide dans notre société, le comité de rédaction de *ETC Montréal* a voulu approfondir la question, afin de mieux identifier comment se manifeste le morbide dans le contexte social et les œuvres actuelles, en allant chercher le point de vue de collaborateurs extérieurs.

Près de nous, dans le champ des arts visuels plus spécifiquement, plusieurs événements et artistes ont traité le sujet, de près ou de loin, au cours des dernières années. Nous avons eu à Montréal, par exemple, le colloque *L'image de la mort* (1994) au Musée d'art contemporain de Montréal, conjointement à l'exposition d'Andres Serrano et, plus récemment, les expositions *The Dead* (1997) au Centre Saydie Bronfman, *La Face* [2 volets] (1998) chez Dazibao, accompagnée de la publication d'un essai, sans oublier celles d'artistes tels Shari Hatt chez Oboro et Tim Whiten au Centre Saidye Bronfman ce printemps.

La présence de la mort, même si nous tentons par tous les moyens de l'évacuer de nos vies, prend de multiples détours dans l'imaginaire pour apparaître, éclatée, sous une forme morbide, suspendue entre la vie et la mort. Le plus souvent, c'est par la représentation du corps – cadavérique ou vivant – que le morbide s'imisce dans les œuvres, par le traitement de la matière inerte, de la

peau comme matériau, de la chair putréfiée ou pétrifiée, diaphane ou marmoréenne, pathologique ou obscène, lisse ou striée, blessure béante ou cicatrice entée. La peau – interface du corps et extension humaine vers l'extérieur – représente métaphoriquement la surface de l'œuvre; le traitement du corps et le traitement de l'image se confondent dans une même brutalité mortificatrice.

Le processus opératoire et la manipulation du corps signalent aussi un acharnement à scinder et à dépasser les limites (de la représentation), dont la peau – l'enveloppe identitaire – constitue la première frontière limitrophe (du soi). L'œuvre, cette peau étalée, cette chair écorchée qui s'ouvre à notre regard avide, expose la complexité d'une représentation de soi au monde. Elle ramène la conscience sociale de la mort à une surface de pleine visibilité et confronte le spectateur aux angoisses de sa finitude. Elle est le lieu de ce débordement, contenu et ignoré, face à la réalité de la mort. Le

morbide émerge inéluctablement dans tout discours, dans toute création qui laisse une porte ouverte à l'abandon et à la perte.

Risquant l'hostilité et l'éreintement virulent du public, l'œuvre résiste à la banalisation des canons de la beauté, à la neutralisation des différences et des particularités, à l'uniformisation des formes. Le morbide à l'œuvre contourne ainsi l'esthétique du sain et du lisse, et propose une esthétique de l'imperfection et de la fragilité où le regard assiste à la déchéance et à la décomposition du corps, à la ruine de la surface.

Le vide de la mort s'étale dans l'œuvre et devient iconique. L'économie de l'image dépouillée renonce à la séduction débordante, en se détachant peu à peu de la représentation par une suite d'interventions de réduction et de négation. Cette défaillance de l'image provoque chez l'observateur une identification (de soi) dans sa finalité, en dehors de l'idéal. Le regard s'affole, fasciné et repoussé, il résiste ou s'abandonne. Le spectateur peut enfin contempler individuellement la mort et forcer ses limites sans la fuir ni l'oublier, dans son immobilité silencieuse et blanche ou dans sa turbulence ténébreuse, se permettre enfin de la voir et la reconnaître dans sa terrible beauté.

SYLVIE JANELLE, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION



Cimetière Ikebana de sculptures d'Hiroshima, fin 1950.